

Conférence PJJ – Dax – Le 28 novembre 2008

D’hier à aujourd’hui : théories psychanalytiques des actes délinquants à l’adolescence et récit clinique. Le recours à l’acte dans tous ses états

Florian Houssier, Psychologue clinicien, psychanalyste, maître de conférences, Université Paris Descartes

Quelques mots d’abord pour vous dire que le titre de mon intervention est trompeur ; je vais suivre un mouvement régrédient en partant de cas cliniques récents pour arriver au début de l’histoire des idées, en m’appuyant sur un pionnier de la psychothérapie des troubles transgressifs à l’adolescence, August Aichhorn. Avant cela, il m’a paru important de réfléchir sur les notions et concepts qui se rattachent à la délinquance, et de vous faire quelques propositions terminologiques et, tout d’abord, statistiques.

Alors qu’on n’a de cesse de nous dire à quel point l’adolescent serait un des principaux artisans du déclin de la civilisation et de ses valeurs, certains chiffres donnent pourtant à penser autrement. Ainsi, en France, au-delà du tapage médiatico-politique, les statistiques données par l’observatoire de la délinquance nous indiquent que seules les violences verbales ont progressé, ne sont plus tolérées. La création de nouveaux délits ou de nouvelles formes de délits a fait augmenter pourtant la délinquance de 30 pour cent entre 1997 et 2006. Mais, ce qu’on ne dit jamais, c’est que pendant ce temps là, la délinquance considérée comme adulte a, elle, augmenté de 40 pour cent. Ce constat s’articule avec l’idée qu’il existe une délinquance qu’on ne voit pas à un moment donné et qu’on décide de prendre en compte, qu’on veut regarder ; on ne veut plus ne rien en savoir. En France, les exemples des violences conjugales ou des délits et crimes sexuels et plus récemment des violences conjugales sont connus.

Aussi, depuis vingt ans, on constate une réponse pénale plus marquée et une plus grande sensibilité à la délinquance des jeunes, qui ont provoqué notamment, selon certains juristes ou sociologues (L. Muchielli), une criminalisation des comportements créant de nouvelles infractions et des circonstances aggravantes. Mais ce point de vue nous paraît en même temps partiel si on considère une autre statistique, réalisée aux Etats-Unis, demandant à des jeunes adultes s’ils avaient commis au moins un délit pendant leur adolescence, quelque soit sa nature. Peut-être grâce à la garantie d’anonymat, le chiffre obtenu avoisinait les 90 pour cent de réponse positive. A partir de là, on pourrait retourner la question du pourquoi on constate tant d’actes transgressifs à l’adolescence en une question inverse : qu’est-ce qui permet à un

adolescent de ne pas passer à l'acte ? Ce qui ouvre notamment sur les destins heureux de la sublimation et du bon usage de la passivité.

Délinquance et passage à l'acte

L'acte délictueux à l'adolescence est fréquemment associé au terme "passage à l'acte", qui lui-même appelle l'idée d'une brusque décharge pulsionnelle. Le passage à l'acte est devenu un concept courant dans le langage psychiatrique puis psychanalytique ; il est communément admis comme un terme désignant un acte violent, impulsif, immédiat, abrasant toute activité de mentalisation ou presque, sur le modèle tension-décharge. On se situe dans une logique de tentative de figuration, en deçà des processus de symbolisation.

Dans cette optique, l'adolescent est présenté notamment sous l'angle de la carence : les manques concernant la capacité de représentation de ses conflits psychiques et le travail de liaison qu'il implique trouveraient leur origine dans un vécu affecté par les carences issues des relations précoces mère-bébé.

L'instauration du paradigme reliant un trouble du penser au surgissement de l'acte transgressif conserve toute sa validité actuellement ; il est relayé par une conception psychanalytique qui reconnaît essentiellement l'acting out et le passage à l'acte pour qualifier les problématiques de l'acte.

A partir d'une pratique de psychologue clinicien en milieu judiciaire puis de psychothérapeute, j'ai pu constater que, pour certains adolescents, le délit ne relevait pas de la problématique de l'acte telle qu'ainsi posée (acting out de cure ou acte violent). La nature de l'acte ne rend jamais compte de la problématique psychique en jeu ; ainsi, on peut rencontrer en milieu judiciaire un adolescent ayant commis un délit mineur et qui souffre de troubles psychotiques, ou, plus rarement, des actes graves commis par des adolescents moins perturbés.

On rencontre également des adolescents n'ayant pas commis d'actes violents, portant atteinte à l'intégrité physique d'autrui, et qui vraisemblablement ne seront jamais comparables à ceux qui se persécutent lorsqu'on les « regarde mal », comme ils le disent après, c'est-à-dire lorsque le regard de l'autre, réel ou non, les a pénétré au point de se sentir persécuté, déclenchant par exemple des violences pour ne pas se sentir passivé par l'autre. Ici, les délits concernés relèvent par exemple de l'usage et la vente de cannabis, la complicité de vol, d'usage de faux en écriture ou de chèquiers volés. La problématique engagée relève non pas

d'actes violents, de rupture, mais davantage, selon notre hypothèse, d'un langage de l'acte propre aux régressions narcissiques de l'adolescence.

La vignette clinique de Marc représente de façon significative la nature de la problématique de ces adolescents en position d'attente, dans un entre-deux passif où l'acte vient faire signe.

Marc, entre jeu et réalité

Marc est âgé de seize ans lorsque je le reçois dans le cadre d'une mesure de contrôle judiciaire socio-éducatif, à raison de deux entretiens mensuels pendant cinq ans. Il se présente comme un jeune homme inhibé, timide, usant régulièrement d'un tic consistant à remonter ses lunettes sur son nez par une grimace. Marc, sa sœur et l'ami de celle-ci ont été interpellés pour avoir cambriolé une maison en l'absence de son propriétaire. Marc fait le récit suivant : sa sœur, de deux ans son aînée, a un petit ami qu'il côtoie régulièrement. Décrit comme plutôt arrogant, celui-ci fait intrusion dans la relation que Marc entretient jusqu'alors avec sa sœur. Lorsque son rival leur propose de cambrioler une maison qu'il sait vide, Marc reçoit cette proposition comme un défi. Ce défi a une double valeur d'affirmation virile et de rivalité phallique.

Marc accepte de participer à ce délit "sans trop y penser". La réalité de l'acte est repoussée, car, tant qu'il n'a pas eu lieu, il n'existe pas. La réalisation de l'acte transgressif se fait dans la continuité de ce clivage initial, à la différence notable qu'il suscite une organisation défensive plus massive. Il s'accompagne d'un déni de la réalité de ce qui est en train d'être agi et des conséquences possibles que cela peut provoquer. Ce déni s'accompagne d'un vécu d'une ambiance ressentie comme « magique » au moment de l'accomplissement du délit. Le caractère magique de l'acte est de plus renforcé par la facilité déconcertante avec laquelle les deux garçons pénètrent dans la maison : l'ami de sa sœur réussit à crocheter la serrure sans difficulté, ce qui donne à Marc l'impression que "la porte était ouverte". Au caractère magique de l'acte s'ajoute un sentiment d'étrangeté : la facilité et l'absence d'obstacles ont donné à l'acte une dimension déréalisante, qu'il traduit par "c'était bizarre". Le sentiment d'étrangeté qui l'assaille, l'empêchant d'obtenir pleinement le plaisir lié la transgression, intervient comme un effet de la mise en scène de son omnipotence dans la réalité. Cette étrangeté a un effet castrateur ; elle vient rendre compte de la collusion entre sa culpabilité inconsciente et la réalisation d'un fantasme tout-puissant. La suite de cet acte va aussi dans ce sens : après le délit, chacun rentre chez soi, "comme si rien ne s'était passé", dit Marc.

Dans le contact, il laisse une impression "flottante" : il ne paraît pas complètement incarner et habiter son corps, et s'adonne souvent à la rêverie, dans la salle d'attente. De plus, lors du

premier entretien, il évoque son acte de la sorte : " Je croyais que c'était un jeu...mais comme j'ai été en garde à vue, ça a l'air d'être vrai".

Pour Marc, la surface du jeu semble étendue à l'ensemble de l'environnement, sans prise en compte des règles qui le régissent. Il fait porter l'illusion sur les limites même de ce jeu. Ainsi, si son arrestation n'avait pas eu lieu, le délit aurait pu être pensé comme quelque chose d'irréel, de valeur comparable à un fantasme. Il est revenu sur la période qui a précédé l'acte en énonçant : "J'étais complètement dans le flou," ou encore "Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait".

Rêverie, acte et narcissisme

La problématique de Marc est représentative de celle de certains adolescents présentant des caractéristiques communes. Dans l'après-coup de l'acte, ces adolescents, au contact flottant, distant, ne se présentent pas comme des sujets impulsifs caractérisés par la pauvreté ou l'abrasion de leur activité fantasmatique. Ils ont au contraire tendance à développer leur monde interne à travers de fréquentes rêveries diurnes. D'autres éléments comparables se retrouvent, tels que la tendance au repli, la mise à distance d'autrui, le silence ou encore la passivation du corps, constituant un système défensif destiné à préserver le Moi de l'angoisse. Cette position narcissique prévalente renvoie à la pluralité des symptômes transitoires qui traversent l'adolescence. Nous évoquons ici la diversité de la symptomatologie à l'adolescence telle que F. Richard a pu la décrire en l'associant à diverses stratégies de subjectivation : conduites à risque, mais également troubles dépressifs, marginalité, ascétisme, repli narcissique, exemples intégrés dans un ensemble de manifestations faisant signe de la "crise" d'adolescence, c'est-à-dire d'un processus psychique en mouvement, ce qu'on appelle aujourd'hui le processus d'adolescence.

Ces expressions de symptômes variés ne signifient pas forcément une inscription franche sur le plan psychopathologique ; ils relèvent en revanche d'un moment de passage où les conflits restent ouverts à des modifications psychiques.

L'acte délictueux se situerait ainsi dans la continuité d'une activité fantasmatique développée, alimentant les idéaux narcissiques et l'omnipotence du désir.

Le sentiment de dérégulation de l'adolescent renvoie à un des enjeux majeurs de l'adolescence, le désinvestissement libidinal vis-à-vis des figures parentales, temps d'entre-deux articulant perte et réinvestissement d'objet. L'acte est lié à la nécessité de restaurer l'épreuve de réalité mise à mal par le désinvestissement de la libido objectale, réinvestie transitoirement sur le

Moi. Le conflit entre le Moi et le monde externe est alors central. L'expérimentation sociale permet par conséquent de séparer les faits de l'imaginaire et d'obtenir la restauration du principe de réalité.

A la façon du jeu infantile, entre fantasme et réalité, l'acte en tant qu'expérience produit une activité symbolique.

Au-delà de la délinquance : la transgression

Sous un autre angle, la mythologie psychanalytique est traversée par la nécessité d'élaborer les désirs incestueux et parricides, comme le montre l'entrecroisement des histoires d'Œdipe et de la horde primitive, propre à la théorie phylogénétique de S. Freud (1913). Ces histoires de jeunes hommes confrontés à leur destin nous amènent à penser que lorsque la génitalité et la croissance musculaire se développent, sous le coup de la puberté, pour la première fois deviennent réalisables les désirs oedipiens, ce que P. Gutton appelle l'Œdipe pubertaire.

Je vais appuyer mon propos sur l'hypothèse selon laquelle les conduites transgressives, parmi lesquels les actes délinquants, sont liés à ce que le désir parricide déclenche dans la traversée de l'adolescence. Le processus d'adolescence engage une perte d'objet, les figures parentales infantiles. Comme Anna Freud l'a précisé, ce désinvestissement libidinal en vue d'un réaménagement du lien aux parents passe par un désinvestissement souvent temporaire des valeurs et interdits rattachés aux figures parentales. Ce qui, par rebond, amène l'idée selon laquelle tous les adolescents ont un potentiel transgressif inhérent aux régressions mobilisées par le processus d'adolescence.

J'utilise volontairement ici le terme transgressif pour élargir à sa dimension symbolique les agissements franchissant les règles ou la loi, l'effraction de la loi symbolique impliquant donc la défaillance de sa symbolisation. Cette conception élargie permet de donner à la délinquance sa valeur de symptôme, c'est-à-dire de texte manifeste, de parole manquée, dont nous tentons de déchiffrer la dimension latente jamais uniforme.

Transgresser vient du latin *transgressum* qui provient de *transgredior* ; utilisé initialement pour représenter, en termes géologiques, un affaissement de terrain laissant place à l'envahissement de la mer, *trans* signifie : à travers, au-delà, par delà, de l'autre côté, par dessus ; tandis que *gradior* veut dire marcher, s'avancer, parcourir. Parmi les explications proposées sur ce sujet, nous retenons l'aspect biface de la transgression

: transgresser comme façon de passer de l'autre côté, une traversée ayant pour but l'exploration, la recherche de connaissance ; surpasser ou dépasser une loi, un commandement, passant par une mise en acte qui expérimente en mettant la parole en réserve, transgresser étant ici un équivalent de passer sous silence, à la façon d'un secret.

Le sujet nous signale l'existence de ce travail psychique d'adolescence par des actes transgressifs, qui signent la régression, souvent transitoire, à un langage de l'acte. Ces actes sont des symptômes d'appel, appel de l'objet et d'une réponse de l'environnement.

Dans cette perspective, je m'appuie également sur l'expression utilisée par S. Freud, « die Verwendung der Tat », traduite en français par « recours à l'acte » (Freud, 1916, p. 171), pour désigner ces actes transgressifs de l'adolescent. Freud évoque ici des souvenirs d'adolescence de patients adultes qui ont refoulé ces éléments de leur adolescence (vol, incendie volontaire,...) pour parfois devenir, une fois adultes, de redoutables censeurs garants de l'ordre moral.

Introduction au recours à l'acte délinquant

Sur le plan psychique, le sens de l'acte n'est pas oblitéré ou perdu pour le sujet mais fait généralement retour dans l'après-coup de l'interpellation policière. En ce sens, l'acte délictueux est comparable à la recherche de limites qu'on retrouve dans les récits d'accidents corporels, de conduites à risque, de tentatives de suicide ou encore de scarifications.

Dans sa définition, ce que j'appelle le recours à l'acte renvoie à l'idée de faire appel, de rechercher. Cette quête se fait par une activité régressive à l'adolescence, la motricité, qui vient substituer un temps la capacité à élaborer : le terme recours provient du latin "recursum", retour en arrière. L'acte constitue un moyen de créer un événement intériorisable lorsque le traitement psychique du conflit a échoué. Le recours à l'acte est associé ici à l'agressivité, c'est-à-dire à la capacité de s'adresser à un tiers reconnu comme tel et à part entière, un objet total. Dans le passage à l'acte, l'autre en tant qu'être différencié est dénié, assimilé narcissiquement, sans possibilité de prise en compte de l'altérité, si ce n'est au titre d'objet partiel.

Le recours à l'acte possède une portée structurante, dans la reprise d'un après-coup qui le rend pensable. L'acte, en passant par l'environnement, permettrait alors une réorganisation psychique qui rend la rencontre avec le monde interne plus supportable. "L'acte, secondairement, permet la réappropriation de ces représentations et leur élaboration, dans un

après-coup qui donne le temps de mobiliser les défenses adéquates et rend moins traumatique la rencontre du monde interne. ” [4, p. 91]

Le recours à l'acte jette un pont entre les conflits inconscients et l'environnement ; il est guidé par une recherche de l'objet dans un rapport de confrontation qui n'est pas seulement défi mais quête d'intériorisation.

Le délit et ses conséquences, l'arrestation et le jugement, énonceraient cette séquence : le temps du délit, équivalent d'une jouissance incestueuse, est une période d'élévation pendant laquelle le Moi rencontre son idéal : toute faille narcissique est comblée.

Le repli narcissique précédant l'acte participe d'un mouvement dépressif. L'hypothèse qui émerge consiste à donner au recours à l'acte une fonction essentielle, celle d'ouvrir l'espace de la dépression à l'adolescence. Ce type d'acte à caractère masochiste intervient comme un moment de construction du Moi autour de la recomposition de ses frontières internes et externes. Par cette expérience de confrontation, l'adolescent renoue avec la capacité à utiliser la dépression pour lier les productions imaginaires à la pensée. La possibilité de contenance et d'apaisement de la dépressivité a pour effet de produire des éléments d'intégration du conflit psychique, en accord avec le principe de réalité. Comme le rappelle S. Freud, le travail de deuil des liens incestueux et l'intégration de l'épreuve de réalité ont partie liée.

Le recours à l'acte est un mode de fonctionnement psychique propre au processus d'adolescence. La régression motrice dans un registre symptomatique est antagoniste à la mise en mot. Davantage que la capacité à fantasmer, c'est la possibilité de dire qui est remplacée par l'acte. Le recours à l'acte préfigure et prépare la névrotisation des conflits car il relève d'un langage symbolique. Il représente l'effort déployé par l'adolescent pour intérioriser un événement tout à la fois source de sens et porteur des achoppements de son histoire infantile.

Le recours à l'acte peut aussi renvoyer à l'usage, l'utilisation de l'acte, au sens de Winnicott, pour solliciter l'environnement comme un objet dont on appelle la réaction. Cette conception de l'acte s'appuie sur l'idée que souligne P. Aulagnier (1986) selon laquelle tout acte, dès la motricité du bébé, a une fonction relationnelle. En ce sens, l'acte est un porte-parole du sujet ; comme le rêve [Kaës, 2002], il n'aurait de sens qu'à être adressé à un objet ou une instance.

A travers plusieurs séquences cliniques extraites de la psychothérapie de Julien, suivi une à deux fois par semaine dans un Centre Médico-Psychologique, je vais évoquer les principaux conflits internes qui se dégagent à partir de ce que j'appelle donc le langage de l'acte à l'adolescence.

1. Julien, ou le langage de l'acte transgressif

Scarifications et désirs parricides

Julien est âgé de seize ans lorsque je le reçois pour la première fois, à la suite d'une consultation familiale avec le psychiatre référent. Il est l'aîné d'une fratrie de trois enfants : une sœur de treize ans et un frère de huit ans.

Les actes et représentations violentes sont au premier plan de ce qu'il donne à entendre, comme en témoignent ses désirs suicidaires associés à de fréquentes attaques de son corps. Il utilise des élastiques pour couper la circulation du sang, se lacère les bras autour des veines et évoque le désir de se pendre.

A la fin d'une séance marquée par des fantasmes violents, il évoque un ami dont il se sent très proche puis, il s'effondre, très ému, en disant : "J'ai imaginé une scène homosexuelle avec cet ami, c'est horrible, j'ai pris du plaisir à imaginer ça,..." "Je suis pas pédé", répète-t-il avec rage, comme pour s'en persuader et m'en convaincre. Les idées suicidaires représentent une façon de faire cesser ces représentations homosexuelles. Mais il précise : « C'est pas seulement l'idée d'être pédé, c'est d'être une fille. Si on est une fille, on peut se faire baiser ».

Les attaques du corps, sans disparaître, s'atténuent en fréquence peu de temps après le début de la psychothérapie, laissant apparaître d'autres représentations violentes révélant progressivement d'intenses fantasmes meurtriers.

Le père est décrit comme le seul à avoir de l'autorité sur lui. Sur le plan scolaire, il juge que son père ne s'occupe pas suffisamment de lui, alors, dit-il, "j'ai fait comme lui, j'ai lâché", à partir de la quatrième. Quand son père lui reproche ses résultats scolaires médiocres, il se tait, en associant sur la peur et l'envie de le défier, recouvertes par le "respect" et l'idéalisation. Puis, dans la continuité, il évoque ce que serait un conflit ouvert avec son père, et la conséquence pour lui inévitable que le pire adviendrait, à savoir l'envie de le tuer.

Mais pour le moment, la violence est essentiellement déplacée dans la relation avec son petit frère, relation qu'il trouve insupportable : profitant de son statut de petit dernier, celui-ci le provoquerait sans cesse et insulterait sa mère qui ne réagirait pas. Il intervient souvent en lui criant dessus et en l'injuriant ; lorsqu'il se moque de lui, Julien le frappe, déclenchant la colère de sa mère.

Ce frère a un double en la personne d'un adolescent qu'il croise régulièrement dans la rue et qui suscite un sentiment de persécution : ce garçon l'a menacé, lui a fait "baisser les yeux", ce

qu'il a vécu comme une humiliation. Il s'imagine alors en train de le frapper, le "détruire", mais la bagarre devient au fur et à mesure une guerre de bandes. Pour résumer, il dit : "Je me fais un film : je le bute et après je me suicide".

Au fur et à mesure que la psychothérapie avance, il pense qu'il y a deux possibilités lorsqu'il est en rivalité avec un homme : le tuer ou être battu. Après s'être à nouveau coupé les veines, il va le lendemain, avec un ami, dans un magasin concurrent de celui où son père travaille, voler des bandes-dessinées mangas. Pris par les vigiles, son père vient le chercher et ils ont une discussion qu'il qualifie d' « importante ».

Pendant ce temps là, sa mère fouille sa chambre pour vérifier si les mangas n'ont pas eu un rôle incitateur. Elle trouve du sang sur ses bandes-dessinées, sur une bouteille d'alcool puis dans la poubelle sur des mouchoirs. Il déclare alors à ses parents : « Maintenant, on sait que je me punis ici ». Il refuse l'hospitalisation psychiatrique proposée par sa mère et fait la promesse à son père qu'il ne se coupera plus. Il ajoute que le problème, c'est que lorsque la pression sexuelle augmente, il ressent le besoin de se punir. Pour le moment, il fume de l'herbe.

Il se demande s'il a été amoureux de sa mère comme dans le mythe d'Oedipe, comme pour me faire plaisir, avant de se rappeler, cette fois de façon plus authentique, qu'elle est la première femme qu'il a eu envie d'embrasser sur la bouche.

Délinquance et sentiment d'abandon

A l'heure d'une séance, Julien appelle pour dire qu'il ne peut pas venir, car il a été contrôlé sans ticket dans le bus qui l'amène au Centre Médico-Psychologique. La secrétaire qui l'a eu au téléphone me dit : « Il ne peut pas se libérer ». La séance suivante, je lui fais entendre mes impressions : ces derniers temps, le rapport à la loi revient régulièrement dans et en dehors des séances, avec la consommation de cannabis, les vols de bandes-dessinées, puis ce dernier incident. Il accepte mon intervention mais, quelques séances plus tard, il s'absente à deux reprises ; lorsqu'il revient, il me dit que ça va mieux, car il ne pense plus beaucoup. Lorsque j'évoque ses absences, il me répond : « J'ai bien pensé venir et vous braquer avec un flingue sur la tempe », tout en précisant juste après qu'il plaisante. J'interviens alors sur l'idée que m'oublier (oublier les rendez-vous), c'est dans le fantasme m'éliminer, et ne plus penser c'est éviter de faire face à cette violence et à ce qu'elle suscite en lui. Il me relance : « Ce que vous me dites, c'est que d'une certaine façon, j'ai cherché à vous protéger de ma violence. C'est un thème qui revient souvent pour moi. Je rêve parfois que j'ai un super-pouvoir dangereux pour

moi et pour les autres ». Il peut alors terminer la séance sur des représentations plus apaisantes, et nous nous mettons d'accord sur le dernier rendez-vous avant les vacances d'été. Il annule ce rendez-vous par un départ imprévu, maîtrisant ainsi la séparation. Il m'indique aussi la colère qu'il ressent par rapport à mon indisponibilité à venir. Il me confirme ces impressions à son retour, lorsqu'il évoque un fort sentiment d'abandon.

Puis, après plusieurs séances manquées, il me demande : « Vous m'en voulez pour les séances ratées où je suis présent par mon absence ? ». Il craint la rupture du lien, ce qui serait une punition. Je relie : « Je vous lâcherais comme votre père, dont vous m'avez dit qu'il vous avait lâché ? ». Il est d'accord sur l'idée qu'il me teste pour savoir si je vais résister à ses attaques, qui passent par des absences vécues comme une transgression. Ses absences lui permettent aussi d'éviter les affects qui s'accumulent entre les séances. Mais à partir de là, il se souvient aussi qu'à quatorze ans, il a « révoqué l'autorité » de son père, auquel il reproche aujourd'hui d'être autoritaire, de lui imposer des contraintes dans le quotidien.

Délit et intervention thérapeutique

Il ne ressent plus l'envie de voler. Mais, comme une zone clivée, la vente de cannabis se développe et s'intensifie, provoquant culpabilité et besoin de punition. La transgression passe également par le mensonge aux parents, jusqu'à ce que sa mère l'entende parler de haschich ; puis, au fur et à mesure de la discussion, elle accepte de fumer un joint avec lui dans sa chambre, ce qu'il a trouvé « malsain ». La vente continue, malgré la promesse faite aux parents d'arrêter. Il est aujourd'hui en première, il a réussi à devenir le délégué de sa classe et il vend maintenant du cannabis à toute sa classe. Dans la surenchère, il est question d'acheter de l'herbe par kilos, sur la demande de son copain, me dit-il, comme si de rien n'était. Pourtant, ce qui le préoccupe davantage lors de la séance où il évoque ces questions là, c'est de faire le psychologue avec tout le monde en recueillant les confidences de tous ses amis.

Il est très surpris par mon intervention lorsque je lui réponds que moi, ce qui me pose davantage question, c'est la vente d'herbe, en me plaçant volontairement sur le plan de la réalité. J'évoque le risque qu'il encourt, et le scénario punitif qui peut se répéter, en insistant sur le fait que ce n'est pas une situation banale. "Si je me fais arrêter, je préfère me taillader plutôt que de parler". Je lui réponds que se taillader, c'est transgresser un des interdits parentaux implicites, celui de ne pas attaquer le corps qui est le fruit de leur relation intime.

Il est content que je m'implique dans sa réalité, il a le sentiment que je me préoccupe vraiment de lui, qu'on touche un point essentiel. Lorsqu'il me dit que je n'interviens pas

comme ça généralement, je lui réponds que c'est la première fois qu'il me présente les choses de la sorte par rapport au deal et au risque encouru, qui sollicite une intervention protectrice de ma part.

Les interrogations concernant la relation thérapeutique émergent : est-ce que je vais le dénoncer s'il me dit qu'il fume du haschich avec son copain ? Est-ce que je sais tout de lui, mieux que lui ? Puis, est-ce que je sais pourquoi il est déprimé et pourquoi il s'habille large ? Sur ce dernier point, je constate que son pantalon large cache toute forme sexuée. Il m'explique que pour lui, les habits moulants, ça fait pédé et qu'il ne veut pas être traité de pédé, ce serait une humiliation.

Il livre comme un aveu : "Si ça me soulage de vous dire tout ça, et je sens que ça me soulage, ça veut dire que c'est vrai".

En guise de conclusion provisoire, après plusieurs années de psychothérapie, il énonce qu'il prend actuellement du plaisir à travailler, a une nouvelle copine, et ne deale plus. Il fume moins, et n'a plus besoin de prendre de l'herbe avant de s'endormir. Il se sent devenir adulte et peut maintenant envisager la fin de la psychothérapie. « Je suis encore un pré-adulte ; ça me fait penser à adultère, mais en couchant avec ma copine, j'adultérise ma mère ».

2. La délinquance comme masque des enjeux sexuels

Pour penser la problématique de ce cas, je vous propose de réfléchir maintenant sur trois axes distincts, dont le premier concerne les liens entre :

Masochisme et délinquance

Les actes posés par Julien, par la culpabilité et le besoin de se punir qu'ils mobilisent, indiquent que le couple transgression-punition défait pour réinstaurer la figure paternelle dans sa dimension surmoïque (Freud, 1909).

Et Freud de nous rappeler que chaque fois que l'identification au père et à ses fonctions symboliques menacent de disparaître, l'acte provoque la renaissance d'un processus identificatoire possible à travers la reprise masochique de la punition paternelle (Freud, 1913). L'identification au père n'est pas à l'abri de sa possible déliquescence interne, d'où la nécessité impérieuse à l'adolescence de provoquer une précipitation identificatoire par l'acte de défi, de

provocation, de transgression, et pas seulement délinquant. A rebours, on peut alors considérer que tout acte transgressif renvoie à un désir de meurtre caché et originel.

Dans sa révision de la théorie du rêve, S. Freud évoque l'idée qu'on peut réaliser en rêve le désir illicite à partir du moment où on a accepté la punition qui lui est rattachée. Julien, lui, laisse des traces, par ses actes ou ses paroles, comme s'il avait accepté la punition, punition attendue, lui permettant de transgresser les règles parentales et sociétales.

Identité sexuée

Parmi les recours à l'acte de Julien, certains attirent l'attention sur la crainte et le désir d'être une fille. Ici, on peut proposer un lien entre les agissements transgressifs et l'instabilité du sentiment d'identité sexuelle. Comme l'indique Mélanie Klein en évoquant le surmoi primitif, un des motifs principaux des tendances destructrices de l'adolescent est le besoin de se prouver sans cesse qu'il est encore un homme (Klein, 1927, p. 225). Ce dernier point met l'accent sur la question de l'identité sexuelle fragilisée par l'adolescence. Le recours à l'acte transgressif prend alors une signification de restauration omnipotente du sentiment d'identité de genre, sur fond de crainte de passivation et de régression à l'identification primaire à la mère (Eissler, 1949) ; mais aussi une forme de lutte contre l'envie d'être une fille, face au nécessaire renoncement à la bisexualité imposé par la génitalisation du corps. C'est ici un conflit identificatoire portant sur l'identité sexuée mise au travail par la génitalisation du corps, longtemps refusée par Julien notamment à travers ses scarifications.

Un échec de la déssexualisation des objets primaires ?

On trouve aussi dans l'histoire de Julien l'identification aux souhaits inconscients parentaux, par transmission des lacunes surmoïques ; ces lacunes surmoïques sont à l'œuvre lorsque, dans un moment de complicité incestuelle, la mère de Julien fume un joint avec lui, dans sa chambre. L'adolescent peut alors se sentir inconsciemment encouragé dans la voie transgressive. Dans cette perspective, la délinquance apparaît également comme la conséquence de l'impossibilité de déssexualiser les premiers objets d'amour.

La situation de Julien nous montre que l'issue élaborative de l'adolescence passe par la dramatisation d'enjeux de mort entre père et fils rejoués dans le transfert, ouvrant un espace pensable pour ses vœux parricides. Les fréquents allers et retours entre rejet et recherche d'un

père à la fois réel et symbolique, incarnent une limite à l'agissement des fantasmes omnipotents, et remettent au travail les fantasmes inconscients. Ceux-ci sont rendus à leur familiarité passée, les marais ont été asséchés pour en faire un espace cultivable, l'étranger en soi, passant notamment par les éprouvés corporels, est moins dominant ou inquiétant.

Dans la horde primitive, S. Freud a fait de l'adolescent sauvage une figure mythique de l'originaire. Le père de la horde, comme dans la paranoïa, est un père qui persécute et abandonne ses fils aînés. La crainte du désinvestissement – « Mon père m'a lâché », dit Julien –, succédant à la persécution, peut aussi être un des moteurs de la révolte des fils : plutôt l'affrontement avec le père que la dissolution identitaire et l'abandon par le père. L'acte transgressif, ici le meurtre, s'opposerait donc au sentiment de perte dans la relation d'objet : à l'adolescence, comme l'illustre le cas de Julien, l'objet paternel renaît dans la haine.

La neutralité propre à la cure d'adulte peut se révéler être un obstacle ; pour l'adolescent, l'interprétation est différée à un moment de la maturation du moi plus favorable. Dans cette position de relative proximité avec l'adolescent, on ne peut que considérer avec intérêt une production apportée par l'adolescent. Lorsque Julien amène un dessin en séance, avec un nounours pendu au plafond nu d'une maison, il veut me montrer ce à quoi il pense lorsqu'il se sent seul. Je prends donc le dessin et je le regarde en écoutant ses commentaires. Ce dessin est un média permettant de représenter de façon transversale son monde interne, suffisant en tant que tel pour ne pas nécessiter des interventions sur la signification du dessin : la mort de l'enfance, sa mort, les enjeux de perte.

Dans un premier temps au moins, du côté de l'analyste, présenter pour représenter, plutôt qu'interpréter-pénétrer, permet d'instaurer un lien de confiance. L'analyste tend alors à se présenter comme un être humain ouvert, compréhensif envers les problèmes d'adolescence, mais aussi veillant à sa propre désidéologie.

La relation psychothérapique avec l'adolescent se développe sur fond de ravitaillement affectif, qui contraste avec le flottement identificatoire adolescent, participant à la fragilité des interdits. Ces échanges se font au profit d'une culture de la relation (Parat, p. 185), l'identification au psychanalyste jouant un rôle d'intériorisation du pare-excitation face aux éléments traumatiques remobilisés par l'adolescence. A cette dynamique s'ajoutent les moments qualitatifs d'affects partagés, favorisant un climat relationnel centré sur la qualité de la présence de l'analyste, ce qu'O. Avron appelle les effets de présence.

Ce vécu à deux conforte le sentiment d'être du patient (Parat), comme un contrefort narcissique là où règne un fragile sentiment d'existence.

De l'abandon

Si dans la culture populaire l'abandon est souvent associé à la mère, c'est l'abandon du père qui provoque la colère voire la rage des fils de la horde devenus adolescents. L'état de déréliction, d'abandon primaire, de désaide s'articulent ici avec les notions d'abandon, de délaissement, de carence, promues par August Aichhorn lorsqu'il travaillait avec les jeunes délinquants (Houssier, Marty, 2007). Ces situations se présentent comme la conséquence d'un défaut ou d'un manque de protection, une forme de maltraitance, un infanticide symbolique par l'abandon, rappelant l'abandon d'Œdipe, bébé promis à une mort certaine. Pourtant, en Alabama, lorsque pour lutter contre l'avortement, une loi autorise l'abandon des enfants en oubliant de fixer une limite d'âge, ce ne sont pas des bébés qui provoquent l'afflux de tous les états de parents abandonnant leur enfant, mais bien leur adolescent- 2 enfants pour 26 adolescents -. Le gouverneur de cet état a été contraint, devant cet afflux d'abandons inattendus, de faire une intervention télévisée pour indiquer que la loi n'était pas faite pour ça, et que les parents devaient garder leur adolescent avec eux. Une commission a été mise en place, donnant la parole aux parents ; une mère raconte ainsi comment son fils la bat quotidiennement, et qu'on ne devrait pas la juger moralement pour son geste.

Pour pouvoir traverser son adolescence sans violences extériorisées, l'adolescent a besoin, comme le bébé avec sa mère, d'être tenu, soutenu et contenu. Cet étayage narcissique par ses parents et son environnement de l'adolescent est vital ; l'envers de cet étayage est l'abandon, qui masque difficilement les désirs infanticides dont l'abandon est porteur ; dans l'histoire d'Œdipe, Laïos qui respecte la prophétie de l'oracle, veut se débarrasser de ce fils devenu trop gênant ; il décide avec Jocaste de confier son fils à un berger qui devra l'abandonner dans la montagne, où il ne manquera pas d'être dévoré par les loups. Seul le sentiment de sollicitude du berger sauvera Œdipe d'une mort certaine, par l'abandon.

On entend aujourd'hui que l'insécurité proviendrait plus particulièrement des jeunes. Cette stigmatisation induite démontre la méconnaissance des caractéristiques psychologiques de l'adolescent. L'adolescence est par essence un temps marqué par l'instabilité, provoquant un sentiment d'insécurité intérieure dû à l'avènement de la puberté : peur de la séparation, de sa violence comme de celle de l'autre, de la rencontre avec l'autre sexe, de l'avenir. Aux adolescents, les adultes indiquent qu'ils ne se sentent pas en sécurité auprès d'eux, qu'il faut

contenir et réprimer leur violence. Alors comment aider les adolescents dans leur traversée des tumultes intérieurs de leur jeunesse lorsque ceux qui sont censés les accompagner et les soutenir projettent sur eux leur propre fragilité ?

Une nouvelle tarte à la crème psychologisante sévit actuellement dans l'espace psychique social, à savoir : il faut poser des limites. Celle-ci se soutient d'une suspicion systématique et d'un dégageant quant à l'implication des adultes par rapport aux difficultés des adolescents. Cette représentation de la nécessité d'un retour à des limites plus fermes s'accompagne d'une autre idée caricaturale : la figure paternelle ne tient plus son rôle (interdicteur).

3. En repartant de la psychothérapie de l'adolescent

Un pionnier : retour quelques éléments de la pratique d'August Aichhorn

Il semble en fait que quelque chose dans l'histoire des idées se répète. Dans le champ des sciences humaines, Platon fut le premier penseur à considérer que le respect de la figure paternelle était en pleine déliquescence. En 1925, le premier psychanalyste à s'intéresser de façon spécifique aux adolescents perturbés, August Aichhorn, pédagogue de formation, faisait, dans son ouvrage "Jeunesse à l'abandon", le même constat que les adultes d'aujourd'hui : les adolescents étaient devenus plus violents et instables qu'à l'époque de sa jeunesse. A. Aichhorn avait pourtant eu à combattre des tendances délinquantes lors de son adolescence, tendances à l'origine de sa vocation professionnelle pour s'occuper de cette population. Cette perspective historique nous amène à relativiser l'idée selon laquelle les temps auraient tant changé qu'ils auraient eu un effet de mutation sur la jeunesse. Il nous montre également que l'adolescent devenu adulte a refoulé les tumultes et les vicissitudes de sa propre jeunesse.

"Sans l'aide du sujet, rien n'est possible, on n'obtient que de petites choses isolées. Plutôt que de prendre des risques inconsidérés envers les jeunes, on doit *se laisser agir* en passant par notre propre désordre intérieur pour aller à la rencontre de leur volonté en train de se transformer."

La conception de la position éducative est modifiée par A. Aichhorn, dans le sens où la passivité est valorisée en lieu et place de l'action dans la réalité souvent associée à la pratique éducative. Cette position intermédiaire entre l'écoute flottante du psychanalyste et l'action de l'éducateur permet notamment de repérer une symptomatologie et une étiologie des troubles,

ainsi que d'élaborer une thérapie efficace des phénomènes d'abandon [Cifali, Moll, 1985]. Le traumatisme est posé comme une origine de la délinquance, la découverte de ce traumatisme étant une nécessité pour mener à bien le processus de soin. L'objectif poursuivi par A. Aichhorn est de mettre en place une technique sûre pour résoudre les difficultés des jeunes délinquants, tout en refusant, paradoxalement, toute systématisation des procédés thérapeutiques. Il refuse ainsi de faire rentrer les cas dans un schéma préétabli, qui empêche le pédagogue de prendre en compte la situation du jeune.

Sa rencontre avec la psychanalyse lui permet d'avoir à sa disposition un support théorique qui étaye sa pratique clinique. Il n'est plus question de réadaptation, mais davantage d'une expérience correctrice de réparation. L'outil représenté par le transfert est le point central de la relation de confiance qu'il instaure avec l'adolescent, lui permettant d'être entendu par lui. Le transfert est utilisé de façon élargie, adapté à la pédagogie de l'enfant et de l'adolescent en dehors du cadre psychanalytique. Voici un exemple de cette pratique qui a pour effet de mobiliser la relation transférentielle : Ce qui nous paraît fondamental dans cette pratique est l'effet de surprise qu'A. Aichhorn sollicite. Le caractère imprévisible et spontané de cette pratique donne toute sa richesse et sa créativité à la dynamique relationnelle qu'il instaure. Alors que le jeune délinquant s'attend généralement à une sanction et à une punition consécutivement à un forfait, A. Aichhorn se positionne souvent à l'inverse de ce que l'enfant a vécu dans son milieu familial. Une fois le transfert établi, l'adolescent est prêt à laisser émerger les affects tendres que cachent les conduites délinquantes. La libido tendre refoulée fait alors retour, s'affirmant en choisissant un objet approprié. Le transfert se déploie également sur les éducateurs qui dirigent et encadrent les groupes de jeunes. L'attachement émotionnel aux pairs se développe conjointement, s'accompagnant d'une identification permettant la cohésion du groupe.

Par conséquent, plutôt que de vouloir annihiler les instincts, il est question de les contenir et de les transformer.

Une fois la confiance réinstaurée et les impasses des relations précoces revécues dans le transfert, l'adolescent est alors prêt à "faire ce que ce dernier (le pédagogue-analyste) demande et à ne pas faire ce qu'il interdit". L'Idéal du Moi, instance essentielle dans les remaniements à l'adolescence dans le sens où elle mobilise massivement la libido homosexuelle pour aboutir à une reprise de l'identification au parent de même sexe, est une des visées de la modification de la psyché de l'adolescent. En effet, l'Idéal du Moi défailant est remplacé, grâce aux expériences correctrices psycho-pédagogiques, par "l'intégration de nouveaux traits de personnalité" repérés par l'adolescent chez l'éducateur. Un nouveau modèle intérieur s'impose,

créant une possibilité de répondre d'une autre façon aux conflits internes qui surgissent. Par l'identification au pédagogue-analyste, voire par son idéalisation, l'appel à la sanction par le passage à l'acte diminue en fréquence ; les gratifications instinctuelles cèdent progressivement le pas, pour ouvrir la voie aux investissements culturels.

Illustration clinique

Un court exemple illustre la technique d'A. Aichhorn, lorsqu'il reçoit un jour un jeune qui avait volé et s'était fait appréhender. Très vite, A. Aichhorn s'intéresse à son plan pour commettre son vol. Bientôt, l'adolescent raconte dans le détail comment il a pensé à ce plan. A. Aichhorn intervient alors pour montrer à l'adolescent ce qu'il avait ignoré dans l'élaboration de son plan, lui montrant là où il n'avait pas bien manœuvré, qu'il s'était de la sorte mis lui-même en difficulté en omettant ces détails. L'effet recherché par A. Aichhorn fut atteint : l'adolescent s'intéressa de près à son discours et, lorsqu'ils se séparèrent, il indiqua qu'il pourrait apprendre quelque chose de lui. La conclusion d'A. Aichhorn est la suivante : "Avec ces paroles, je savais que j'étais en lui et qu'il ne pouvait maintenant plus m'échapper". Par cet accrochage relationnel, il incite le jeune délinquant à devenir dépendant de lui pour satisfaire ses besoins libidinaux. L'identification est réciproque ; ainsi, le psychanalyste a la possibilité de pénétrer la structure et la dynamique intérieure de la personnalité du délinquant afin de comprendre intuitivement ses besoins. Ce processus d'identification réciproque permet de vivre des expériences affectives qui remédient aux lacunes de son développement libidinal et de la structuration de son Moi et de son Surmoi. Plus son attachement et son identification sont intenses, plus le jeune accepte de renoncer à la délinquance et, éventuellement, d'adopter un comportement conforme aux exigences de la société.

En se substituant à son Idéal du Moi, on prive l'adolescent de son pouvoir critique. Le développement de ce lien ressemble à un certain asservissement, toujours transitoire. Pour atteindre cet objectif, il est nécessaire de jouer le jeu sans restrictions en acceptant les valeurs du jeune, en vivant avec son univers, quitte à faire comprendre que l'adulte est capable de commettre un vol aussi astucieusement que lui. L'important alors, pour comprendre ces adolescents, n'est finalement pas tant de penser avec les valeurs de la société mais de comprendre comment le jeune délinquant ressent la société et ses règles.

On comprend alors l'importance donnée au milieu : c'est l'environnement qui est la source de soins, par cette possible identification nouvelle au pédagogue. Le lien créé correspond à l'édification d'une figure parentale qui relance les instances du Moi affaiblies ou fragilisées

par la première éducation. Surmoi (interdits) et Idéal du Moi (désir d'être comme, de correspondre à une image de soi positive, aimée) se trouvent relancés dans le lien libidinal engagé. Il ne s'agit pas de régler le conflit inconscient sur le modèle névrotique, en atténuant le conflit entre les désirs inconscients et le Surmoi ; A. Aichhorn renforce les potentialités conflictuelles intrapsychiques pour que les tendances pulsionnelles ne s'opposent pas au monde extérieur, le Moi s'en trouvant alors raffermi. Il ne s'agit donc pas de lever le refoulement mais de mobiliser une identification inconsciente chez le jeune, à l'origine du refoulement de ses désirs transgressifs.

Une pratique du transfert dans le traitement de la délinquance

Le transfert est utilisé de façon élargie ; le cadre thérapeutique ne se réfléchit plus alors dans une perspective externe, comme un lieu (le cabinet) ou un dispositif (fauteuil-divan) fixes. Il y a là un modèle d'intériorisation du cadre qui paraît aujourd'hui toujours pertinent lorsqu'il est question de travailler avec des patients non-névrosés, traités ici dans le contexte d'un foyer éducatif pour enfants et adolescents.

Ici, l'acte transgressif est le début du processus thérapeutique ; le constat d'impuissance vécu par le jeune quant à l'obtention d'une punition provoque une décharge émotionnelle (crise, rage) qui ouvre sur l'élaboration de la reconnaissance du lien tendre envers le pédagogue ; dans ce retournement en son contraire, une autre issue advient que celle de la décharge de l'excitation par l'acte : derrière l'acte, l'affect.

Pour S. Freud, lorsque le plein développement des structures psychiques n'est pas atteint, à savoir chez l'enfant, le jeune carencé et le criminel impulsif, "il convient de mettre en œuvre une pratique autre que l'analyse, pratique qui convergera toutefois avec elle dans son intention" (Freud, 1925, p. 8). Il s'agit donc d'une forme de psychanalyse appliquée aux particularités que la situation clinique impose.

D.W. Winnicott se positionne plus précisément lorsqu'il évoque la psychothérapie comme une des voies possibles : "Il faut fournir la possibilité à l'enfant de redécouvrir des soins infantiles qu'il pourra mettre à l'épreuve et au sein desquels il pourra revivre les pulsions instinctuelles. C'est la stabilité nouvelle fournie par l'environnement qui a une valeur thérapeutique."(1956, p. 157). La relation à l'environnement détermine selon lui la capacité à engager dans un second temps un travail psychothérapeutique, dont il signale qu'il n'est pas nécessaire si l'environnement donne une réponse adéquate. **Ici, page Winnicott**

Le parallèle entre Aichhorn et Winnicott ne s'arrête pas là ; Le premier constate que les jeunes délinquants ont manqué d'expériences maternelles fondées sur « la magie des contes de fées », tandis que le second a insisté sur l'importance de la constitution d'une aire intermédiaire, capacité à faire jouer le fantasme et la réalité dans leur articulation.

Dans le champ social, il est peu d'institutions aujourd'hui qui, dans la durée, survivent aux attaques des adolescents à la dérive sans exploser ou sans réclamer sans cesse l'expulsion du fauteur de troubles. Travailleurs sociaux ou psychanalystes sont confrontés au défi de travailler avec ces adolescents, et de tolérer leur destructivité. C'est l'art d'A. Aichhorn de nous avoir montré comment faire du désordre un matériel clinique, comment transformer la détresse masquée par les actes transgressifs en demande de lien où un espace d'échange reste possible (Aichhorn, 1925). Les nombreux exemples cliniques qui jalonnent ses écrits nous permettent de saisir l'originalité subversive de sa pratique : encourager implicitement un adolescent à fuguer du foyer qu'il dirige, en pariant sur son retour et sur l'instauration d'un lien transférentiel à la suite de la fugue ; conduire un adolescent ayant commis un vol à lui avouer son forfait et à se confier tout en lui demandant d'épousseter sa bibliothèque ; ou encore, lors d'une consultation avec un père et son fils, provoquer la réaction d'un jeune homme feignant l'indifférence, en lui disant que s'il n'est pas trop lâche, il peut se tirer une balle dans la tête et comme ça, on ne parlera plus de ses problèmes de délinquance (Houssier, Marty, 2007). Autant de positions aujourd'hui impensables, d'où l'intérêt de les repenser.

Entrer en contact avec l'adolescent

Historiquement, la délinquance représente une des principales voies de la découverte et de la compréhension du processus d'adolescence (Houssier, 2007). Une des principales difficultés repérées dans le traitement de l'adolescent réside dans l'impossibilité d'entrer en contact avec lui (Gitelson, 1938).

Dans ce contexte, les découvertes d'A. Aichhorn vont progressivement être reprises pour s'insérer dans les enjeux théorico-cliniques concernant la psychothérapie de l'adolescent. Ainsi, selon Geleerd (1957), la relation à l'analyste prend une place considérable pour l'adolescent, comparativement à celle prise auprès de l'adulte, qui a plus souvent affaire avec la dimension imaginaire du transfert : elle constate que l'adolescent rend nécessaire que l'analyse se présente et se positionne comme une personne, ce contact personnel contribuant à

améliorer le rapport à la réalité de l'adolescent. Le processus analytique n'est alors considéré possible qu'à un niveau limité.

L'analyste tend alors à se présenter, pour être représenté, comme un être humain ouvert, compréhensif envers les problèmes d'adolescence, et non mystérieux, favorisant ainsi la confiance (Fraiberg, 1955), impliquant une distinction avec l'habituelle position en creux du psychanalyste de patients adultes. Cette scène de séduction tempérée est pensée comme l'abord favori pour amener l'adolescent à parler de lui de façon personnelle. La règle analytique fondée sur la libre association est en quelque sorte retournée : « Tu n'as pas besoin de me dire quoique ce soit que tu n'aies pas envie de me dire » ; S. Fraiberg suit ici la pente d'A. Aichhorn avec les jeunes délinquants, indiquant la fécondité nécessaire de la suggestion avec l'adolescent ; elle ajoute à cette première proposition : « Mais quand tu me connaîtras mieux, tu voudras peut-être me dire certaines choses pour que je puisse mieux t'aider » (Fraiberg, 1955, p. 277).

Aujourd'hui, pour certains auteurs, les acting out de rupture de l'adolescent, autrefois considérés comme un frein au traitement, sont compris autrement. La tendance à l'acting out chez l'adolescent pose un problème technique dans la cure qui n'est pas si éloigné de certains exemples d'actes transgressifs cités par Aichhorn ; ils témoignent de la tendance de l'adolescent à exprimer ses conflits par l'acte. L'agir, dès lors qu'il reste à l'intérieur de l'espace psychothérapique est envisagé comme donnant une vivacité particulière au processus de la cure (Godfrind-Haber, Haber, 2002). Il en va de même pour la pratique avec les adolescents ; la remise en cause de la position de neutralité, mais surtout l'analyse des mouvements contre-transférentiels mobilisés par l'adolescent, ont été essentiels pour comprendre son mode de fonctionnement. Le constat négatif par rapport au sujet adolescent se transforme en une position dynamique, à partir de l'identification à son vécu, voie ouverte initialement par A. Aichhorn. La question concernant les difficultés relationnelles se déplace alors du (mauvais) comportement de l'adolescent à l'interrogation de la position de l'analyste. La rencontre identificatoire heureuse entre l'adolescent et son psychothérapeute tient moins aux qualités techniques du psychanalyste qu'à sa capacité à s'identifier à l'adolescent, relevant de sa liberté intérieure, de son sentiment de sécurité et d'assurance qu'il porte en lui (Kestenberg, 1999).

Véracité dans la psychothérapie

Reprenons ici l'idée de S. Freud pour qui, je cite : « le traitement psychanalytique repose sur la véracité, c'est même à cela qu'est due une grande partie de son influence éducative et de sa valeur éthique » [1915, p. 122].

La discussion avec lui, l'échange centré sur ses difficultés actuelles sans chercher à élucider ses conflits infantiles (Gutton, 2000) est représentative de ce que, dans un autre contexte, A. Aichhorn anticipe : un contact authentique, sans interprétation, permettant de régler la distance au fur et à mesure de l'instauration de la relation.

La pratique de la surprise proposée par Aichhorn l'installe dans une position décalée par rapport aux figures parentales, favorisant la précipitation transférentielle de l'adolescent. Sa directivité dans l'échange est cependant une différence radicale avec la relation psychothérapique, tandis que la précipitation du transfert à partir d'une situation psychodramatisée s'en rapproche : cette dernière modalité d'approche propose un modèle induisant le but – actif – du thérapeute : favoriser l'instauration d'une relation de confiance et ouvrir sur l'assouplissement des défenses. Ce qui se joue là n'implique pas seulement la co-création d'une relation transférentielle positive ; cela inclue un déplacement de priorité, du travail sur les représentations vers un style dialogique mettant l'accent sur l'affect comme voie de représentation.

C'est, selon F. Richard, ce « style dialogique » (2002, p. 123) qui permet à l'adolescent de reconnaître la fonction parentale étayante de l'interlocuteur. Avec l'adolescent et sa famille, la souplesse du cadre est nécessaire et elle introduit à une pédagogie de la relation où se discutent les positions de chacun dans les conflits actuels. D'une façon plus globale, la position du psychothérapeute vise à instituer la primordialité de la fonction paternelle (Gutton, 2000, p. 158) au moment où le surmoi se trouve affaibli par le désengagement de la libido des figures parentales, avec les conflits identificatoires que cela mobilise.

En favorisant, sans rapport d'exclusion, l'auto-élaboration de l'adolescent plutôt que l'interprétation, la relation thérapeutique mobilise des associations en récit où l'adolescent finit par se trouver lui-même, à partir de ses insights.

Par sa mise en récit, le vécu de l'adolescent vient à trouver une voie de représentation. Ces échanges se font au profit d'une « culture de la relation » (Parat, 1995, p. 185), l'identification au psychanalyste jouant un rôle d'intériorisation du pare-excitation face aux éléments traumatiques remobilisés par l'adolescence : le sentiment de perte d'objet, la reviviscence des désirs incestueux et parricides.

Pour A. Aichhorn, le traitement des troubles adolescents a lieu in situ, dans l'affect et l'inventivité du moment, sans position idéologique fixée à l'avance ; au-delà de ses brillantes

intuitions, sa pratique reste aujourd'hui, au moment où le sujet adolescent est souvent stigmatisé comme une source de dangerosité, un modèle pour penser l'adolescent dans le champ social et les institutions, ou pour les praticiens qui en ont la charge.

Conclusion : (se) présenter sans interpréter

J. Guillaumin propose l'acte symptomatique de l'adolescent comme une recherche de médiation par le réel. Le réel est interprété comme représentant d'un père qui risquerait de se laisser exclure, aux détriments du travail d'individuation. La réalité est utilisée comme un moyen d'arrachement d'un lien maternel archaïque résurgent, dans la poursuite du processus d'"oedipification".

Mais sous un autre angle, la sanction, à être systématiquement référée à la figure paternelle, nous fait oublier qu'il existe également des interdits fondamentaux posés par la mère, concernant le toucher, le fait de trouer la peau en la griffant, etc...; celle-ci joue un rôle fondamental pour lier et transformer les mouvements hostiles du nourrisson ; sa qualité de contenance, son holding, sa survivance face aux attaques, procure au bébé un sentiment de sécurité interne, car il ne se sent pas lâché face à sa haine, réfléchi par la mère sans mesure de rétorsion. Voilà par conséquent une autre voie pour traiter aujourd'hui la délinquance ; au moment où l'adolescent éprouve certaines difficultés de repérages, la réponse légale n'y suffit pas toujours ; il a besoin aussi d'un étayage de la part des parents et des adultes de son environnement, ne serait-ce que pour ne pas se sentir lâché face à sa destructivité réactivée, sentir qu'il y a encore une enveloppe psychique à même de contenir sa violence. On ne saura par conséquent qu'insister sur l'articulation entre la fermeté paternelle et la compréhension maternelle, les deux positions alimentant le nécessaire soutien de l'adolescent en souffrance. La question des limites ne serait plus alors seulement articulée avec l'espace social, mais également pensée en terme intrapsychique.

A répondre sur le seul mode répressif, l'adulte prend le risque d'un repli sur des mécanismes projectifs, en confondant une poignée de sujets jeunes qui ne sont pas en mesure de maîtriser leurs "pulsions sauvages", qui appellent des soins spécifiques, et la majorité des adolescents, qui situent les limites tout en les utilisant et les mobilisant. A un moment où l'adolescent se trouve parfois stigmatisé par les adultes comme étant source de tous les maux (la violence, le désordre, le chômage), il est indispensable de réfléchir sur le risque social et psychologique représenté par la sanction systématique ou l'enfermement.

Pour résoudre les difficultés spécifiques liées à la délinquance, A. Aichhorn nous a montré, par sa pratique psycho-pédagogique influencée par la psychanalyse, que la sanction systématique comme réponse à un comportement transgressif ne fait que renforcer les certitudes du sujet jeune : celui-ci a bien raison de transgresser les règles, car c'est là le seul langage connu par les adultes (sur le registre sado-masochique), la seule façon de le solliciter ou d'escamoter ce qu'il représente. La sanction comme renforcement du symptôme qu'elle est censée éradiquer, voilà donc un des risques qui nous guette, sans cesse...